

# L'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine

De l'émigration à caractère limité à l'éphémère flux migratoire de masse

Texte paru sous ce titre dans *Migrance*, 20, 2002.

Que grand nombre de leurs ancêtres aient quitté leur pays pour les Etats-Unis d'Amérique demeure fait historique fort connu des Luxembourgeois<sup>1</sup>. Qu'au total un bon millier de ressortissants du Grand-Duché aient joint leur destin à celui de la colonisation belge au Congo constitue un fait social, certes révolu, mais qui reste toutefois ancré dans la conscience collective des Luxembourgeois, du moins dans celle des personnes âgées<sup>2</sup>. Par contre, les émigrants aux îles dites « Indes orientales néerlandaises » n'ont point laissé de souvenir dans la culture historique des Luxembourgeois<sup>3</sup>. Et il en est de même pour l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine qui n'a pas été intégrée dans la mémoire collective luxembourgeoise. Qui plus est, - outre quelques investigations journalistiques au cours des années 1940-1990 -, l'historiographie luxembourgeoise semble avoir ignoré cet événement qu'il ne faudrait en aucun cas et sous aucun prétexte réduire à l'épiphénomène, voire à l'anecdotique<sup>4</sup>.

Ces dernières considérations légitiment à elles seules la décision prise conjointement et par les responsables des « Amitiés Luxembourg-Argentine » et les dirigeants du « Centre de Documentation sur les Migrations Humaines de Dudelange » d'initier un projet de recherche portant sur l'histoire des Luxembourgeois en Argentine.

Plus d'un millier de Luxembourgeois prirent depuis le milieu du XIXe siècle la résolution de quitter leur pays afin de trouver en Argentine cet Eldorado sud-américain si présent dans l'imaginaire populaire européen depuis le XVIe siècle. Prise dans son intégralité historique, l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine se caractérise par un flux migratoire certes limité mais faisant preuve toutefois d'une certaine continuité séculaire : entre la deuxième moitié du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle, rares sont les phases où l'on n'enregistre point de départs luxembourgeois vers l'Argentine<sup>5</sup>.

Sans vouloir invalider ces appréciations d'ensemble, il importe pourtant de nuancer. Car, pendant une phase historique très brève, l'émigration grand-ducale vers les régions de la pampa atteignit l'ampleur d'un flux migratoire de masse. Ainsi, pour les seules années 1888-1891, nous observons une véritable « fièvre argentine » qui draina la majorité des partants luxembourgeois vers la « Colonia San Antonio de Iraola » située dans la partie méridionale de la « Provincia de Buenos Aires ». Or, l'échec rapide et sans appel de la présence luxembourgeoise à San Antonio de Iraola brisa à tout jamais l'élan massif de l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine qui revint donc définitivement à son caractère somme toute restreint d'antan.

C'est précisément à travers ce basculement d'une émigration presque confidentielle dans un flux migratoire de masse éphémère que nous essayons d'appréhender et une

éventuelle typologie et une modélisation de la migration luxembourgeoise vers l'Argentine.

### ***La place discrète de l'Argentine dans le flux migratoire luxembourgeois vers le nouveau monde avant 1888***

Le Luxembourg d'avant la révolution industrielle, voire même au-delà de la phase du « take off » économique des années 1870-1900, constitue en premier lieu une terre d'émigration. Retenons pour l'émigration de proximité que la France et plus particulièrement la région parisienne ont constitué le principal foyer d'attraction<sup>6</sup>. Pour ce qui est de l'émigration extra-européenne, elle privilégie dans une très large mesure l'espace nord-américain et plus spécialement les régions du « Middle West » des États-Unis. À la fin du XIXe siècle, le nombre de Luxembourgeois vivant en Amérique du Nord dépasse probablement les quarante mille ; ce qui équivaut au cinquième de la population totale du Luxembourg<sup>7</sup>.

Comparée avec la présence luxembourgeoise sur le continent nord-américain, l'émigration luxembourgeoise vers les terres de l'Amérique latine revêt une allure bien plus modeste. Ce caractère limité s'explique en grande partie par les issues tragiques de plusieurs entreprises migratoires dont firent partie des ressortissants luxembourgeois.

Déjà à la fin des années 1820, plus de deux mille paysans luxembourgeois se décident à quitter les terres peu fertiles des contrées luxembourgeoises pour le Brésil<sup>8</sup>. Suivant le chant de sirènes des agents de voyages peu scrupuleux, maints pauvres hères n'atteindront jamais la terre brésilienne tant promise. Sans le sou, littéralement dévalisés par les professionnels du transport maritime, la plupart des émigrants luxembourgeois n'iront pas plus loin que Brême, lieu portuaire où ils auraient dû s'embarquer. Sur les 332 familles luxembourgeoises, une centaine seulement arrivent à Rio de Janeiro « pour se voir transportées dans la province de Santa Catarina, où quelques veinards endurants réussirent à se créer une existence enviable »<sup>9</sup>.

Vingt années plus tard, une deuxième tentative migratoire de moindre envergure vers le Brésil connaît un échec similaire<sup>10</sup>. Cette fois-ci, l'entreprise se terminera pour une grande partie des émigrants à Dunkerque ! D'autres semblent avoir réussi à s'établir – comme leurs devanciers - du côté de Santa Catarina ; l'érudit Joseph Hess rapporte d'autre part qu'au début des années 1850 d'aucuns fondent dans la province d'Espírito Santo une localité du nom de Lussemburgo<sup>11</sup>.

À ces deux tentatives d'émigration partiellement avortées, on se doit d'ajouter l'expédition migratoire belgo-luxembourgeoise en Amérique centrale<sup>12</sup>. Orchestré en haut lieu administratif belge, chaperonné par une partie du gratin politique belge de l'époque, le projet d'implantation belge au Guatemala connaît un succès populaire retentissant, du moins dans les régions les plus appauvries du royaume<sup>13</sup>. Au Grand-

Duché de Luxembourg, une bonne centaine de ruraux se joignent à partir de 1843 à une expédition qui sombrera rapidement dans le tragique. Une fois arrivés sur les lieux guatémaltèques portant le nom de « Santo Tomás », les colons luxembourgeois se trouvent confrontés à des conditions de vie extrêmement éprouvantes. Tout un faisceau de causes nous permet d'appréhender la désagrégation rapide de la communauté belgo-luxembourgeoise au Guatemala : isolement territorial de la communauté, manque d'expérience des colons et maladies tropicales ne constituent que les éléments causals les plus visibles de l'échec belgo-luxembourgeois en Amérique centrale.

Dans la mesure où les trois premières tentatives d'émigration luxembourgeoise vers l'Amérique latine se soldent par des ratages cinglants, il nous paraît quelque peu surprenant que les vagues migratoires grand-ducales vers ces contrées d'infortune ne cessent définitivement. Effectivement, il n'en est rien, puisque durant la deuxième moitié du XIXe siècle, l'Argentine suscitera la curiosité de la population luxembourgeoise désireuse de partir.

Or, retracer à l'heure actuelle les débuts de l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine demeure un exercice fort ardu. En l'état actuel de nos investigations scientifiques, nous ne pouvons guère avancer que des bribes de connaissances factuelles portant sur la question. Et nous prions le lecteur de ne pas y voir un subterfuge, puisque la présente contribution repose essentiellement sur des recherches historiques réalisées dans le cadre d'un projet de recherche à peine entamé !

Dans un article paru en 1889 et portant sur le développement de la fièvre migratoire vers l'Argentine, un journal local – en l'occurrence le « Escher Volkszeitung » - mentionne une tentative migratoire de familles luxembourgeoises vers Santa Fe à la fin des années 1850<sup>14</sup>. Outre l'échec final de l'entreprise, la description de ce fait social ne spécifie guère autre chose que le nom de la ville et la période durant laquelle l'événement a eu lieu. L'allusion à cette émigration est d'autant plus troublante que nous n'en avons trouvé d'autres traces documentaires que celles émanant de l'article en question. S'agit-il tout simplement d'une manœuvre éditoriale recourant et à la confusion flagrante et à l'allusion non vérifiée ? Cherche-t-on ainsi par le biais de la position « anti-émigration » à rebuter les partants luxembourgeois en invoquant les difficultés matérielles qui les attendent dans leur pays d'élection ? Encore que nous venions de recevoir récemment un e-mail de la part d'un Argentin qui date la venue de ses ancêtres en Amérique australe vers les années 1856-1858<sup>15</sup>. Ce qui revient à dire que la famille d'Antonio Enrique Kinen aurait pu faire partie de ce groupe de familles luxembourgeoises ayant émigré vers l'Argentine dès les années 1850, comme va le suggérer le « Escher Volkszeitung » trente années plus tard !

Quoi qu'il en soit, l'Argentine accueille bien avant 1888 des immigrants d'origine luxembourgeoise. Que des Luxembourgeois se soient établis à partir des années 1870 en Argentine relève de la certitude historique, puisque vérifiable par les sources documentaires<sup>16</sup>. Citons à cet égard le cas emblématique du Père Rédemptoriste Jean-Pierre Didier qui élit définitivement domicile à Buenos Aires en 1887. Mentionnons dans ce contexte la présence d'un certain Wolff qui déjà en 1887 gérait à Buenos Aires un

établissement hôtelier. Ne manquons pas non plus de relever le nom de Lambert Picard qui, en tant que médecin<sup>17</sup>, séjourna pendant les années 1870 en Uruguay ; pays que les irrédentistes argentins ont considéré tout au long du XIXe siècle comme une région appartenant « de facto » à leur patrie.

En dépit de nos connaissances plus que limitées portant sur les débuts de l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine, il ne nous paraît point trop hasardeux d'avancer que jusqu'en 1887 il s'agit d'un phénomène migratoire peu développé reposant essentiellement sur des décisions individuelles ou tout au plus familiales. Rien ne laisse à ce moment présager le déploiement d'une nouvelle fièvre migratoire luxembourgeoise vers le continent sud-américain.

### ***La société luxembourgeoise et la « fièvre argentine » : les causes d'un flux migratoire de masse***

Si l'Argentine n'est entrée qu'à la fin des années 1880 dans la ligne de mire des émigrants luxembourgeois, il ne faut pourtant pas perdre de vue que la contrée des pampas constitue depuis le début des années 1870 un pays d'immigration de masse. Entre 1872 et 1884 le nombre annuel d'immigrants en Argentine oscille entre 37037 et 77805. Lors de la phase quinquennale 1885-1889, nous observons une hausse impressionnante des arrivées à Buenos Aires : ainsi le total annuel passe de 108722 immigrants en 1885 à 260909 immigrants en 1889<sup>18</sup>.

Cette explosion de l'immigration s'explique en grande partie par des mutations socio-économiques requérant une main-d'oeuvre abondante que l'Argentine est incapable d'assurer par ses potentialités démographiques endogènes<sup>19</sup>. En d'autres termes, pays d'élevage extensif dominé par le régime latifundiste dit des « estancias », l'Argentine diversifie son agriculture par le biais d'une céréaliculture basée sur la moyenne exploitation afin de conserver son statut d'économie riche. En même temps l'État argentin essaie de moderniser ses structures économiques par une politique d'industrialisation censée répondre aux besoins sans cesse croissants du marché intérieur en produits manufacturés. Or, ce bond en avant de l'économie argentine nécessite des ressources humaines de plus en plus importantes.

Entre 1857 et 1924, les flux migratoires espagnol et italien constituent 80 % du solde d'immigration en Argentine. Si ces deux migrations de l'Europe méridionale dominent le paysage migratoire vers la contrée des pampas, il importe de souligner en même temps que l'émigration vers l'Argentine comporte néanmoins une diversité ethnique réelle<sup>20</sup>. À part le phénomène ancien d'une présence britannique en Argentine, nous notons depuis le milieu du XIXe siècle l'arrivée d'immigrants français<sup>21</sup>, et quelque peu plus tard, de ressortissants de l'Europe centrale et septentrionale. À partir des années 1860, le nombre des effectifs concernant ces communautés autres qu'italienne ou espagnole gagnent nettement en importance<sup>22</sup>.

Parmi cette nouvelle vague migratoire, il faut inclure l'émigration belge qui depuis les années 1885-1888 augmente rapidement<sup>23</sup>. Majoritairement d'origine flamande, ouvriers et paysans fuient répressions patronales ou crise économique en cherchant le salut dans cet Eldorado sud-américain qui offre aux yeux des contemporains des perspectives d'enrichissement égales, sinon supérieures à celles des États-Unis. Qui plus est, à l'opposé de l'Amérique du Nord, l'Argentine, pays partiellement épargné par la grande dépression économique mondiale de 1867-1891, semble continuer à accueillir ruraux et ouvriers dépourvus de qualification professionnelle poussée.

La Flandre connaît donc une « fièvre argentine » qui comme toute vague endémique n'a cure des frontières. Avec un certain décalage chronologique, le Grand-Duché de Luxembourg est confronté à son tour à l'« Argentinienfieber ». Par le biais des journaux locaux, si ce n'est par la circulation spontanée de nouvelles venant d'un pays voisin, la population luxembourgeoise est à son tour prise dans la tourmente de la question argentine.

Retenons d'emblée que la « fièvre argentine » trouve au Luxembourg un terrain particulièrement réceptif à toute endémie migratoire. La raison en est que l'économie et la société luxembourgeoises des années 1875-1890 se trouvent dans une phase de turbulences aiguës<sup>24</sup>. Doté d'une agriculture très largement dominée par des petites exploitations plus qu'archaïques, pris dans la tourmente d'une industrialisation secouée par quelques faillites retentissantes, le Luxembourg est contraint d'affronter une modernisation socio-économique qui dépasse très largement ses moyens de régulation étatique. Comme ce fut souvent le cas durant le XIXe siècle, les Luxembourgeois anticipent l'impotence étatique propre à leur pays de petite dimension en cherchant leur salut dans l'émigration.

Prise dans ce contexte, la politique d'immigration de l'Argentine va à la rencontre des souhaits à peine avoués de maint campagnard luxembourgeois, qu'il soit agriculteur ou artisan. Pays pauvre en hommes, le pays du Río de la Plata applique sagement la propagande de l'accès à la terre pour tous les nouveaux venus. Il n'est donc point surprenant que surtout les paysans luxembourgeois s'intéressent de plus près à un pays dont ils ignorent tout, sinon qu'il se situe « en Amérique » et qu'il leur offre et un cadre de vie rural et des possibilités d'enrichissement que même les États-Unis en proie à une industrialisation fulgurante leur semblent refuser.

S'ajoute à ces faits socio-économiques jouant en faveur d'une émigration luxembourgeoise vers l'Argentine une argumentation idéologique qui prépare judicieusement le terrain pour un projet migratoire bien défini : ce plan est sagement orchestré par une nébuleuse de personnages dont le Père Jean-Pierre Didier semble être l'un des pivots intellectuels<sup>25</sup>.

Nommé en 1886 Visiteur et Supérieur de la Congrégation des Rédemptoristes en Argentine, le Père Didier rend visite avant son départ vers les terres australes à son pays natal, où il peut constater une certaine persistance de l'émigration luxembourgeoise vers

les États-Unis. Dès son arrivée à Buenos Aires en octobre 1887, le Père Rédemptoriste évoque dans sa correspondance à ses proches au Luxembourg les avantages qu'une éventuelle émigration vers l'Argentine pourrait revêtir. D'après le Père Didier, l'Argentine, terre catholique par excellence, constituerait pour des émigrants luxembourgeois de culture catholique un pays d'accueil parfait à l'opposé des États-Unis, pays dominé par le protestantisme. Outre ces réflexions quelque peu généralisantes<sup>26</sup>, le Père Rédemptoriste fait dès le début de l'année 1888 des allusions de plus en plus concrètes quant à la promotion d'un projet d'immigration en Argentine répondant aux exigences de la foi catholique. Qui plus est, le Père Didier songe à engager son neveu luxembourgeois Jean-Baptiste Kirsch dans cette aventure entrepreneuriale qu'il prend soin pourtant de ne point trop préciser<sup>27</sup>.

Perçue à travers ces prismes de la conjoncture socio-économique et idéologique de l'époque, la fièvre argentine en terre luxembourgeoise cesse d'être cet événement inexplicable portant les stigmates du fantasme. Comme leurs voisins belges, les Luxembourgeois considèrent l'émigration vers l'Argentine non comme une libération miraculeuse de toutes les tares quotidiennes, mais comme l'ultime référence pour échapper à un tissu social en pleine mutation. Cet horizon leur permet d'envisager la perdurance de leur statut professionnel dans des conditions communautaires et matérielles que les autres pays du monde ne sauraient leur offrir.

Considérée sous cet angle, la représentation de l'Argentine véhiculée par les émigrés luxembourgeois s'apparente à l'idée d'un Eldorado, mais à une version somme toute modeste. Cette quête d'une vie quelque peu meilleure, ce recours à un « ersatz » d'Eldorado fait accepter aux partants luxembourgeois les risques d'une émigration vers un sous-continent qui jusque-là n'avait guère réussi à leurs compatriotes.

### ***Les caractéristiques structurelles de l'implantation luxembourgeoise en Argentine: la domination du modèle d'émigration de type communautaire***

À partir de décembre 1888 jusqu'en février 1890, entre huit cents et mille Luxembourgeois transitent en grande majorité par le port d'Anvers pour émigrer vers l'Argentine<sup>28</sup>. Saisie dans le contexte des émigrations internationales, cette donnée statistique peut certes paraître tout à fait insignifiante. En revanche, placée dans le contexte social d'une très petite société qui dépasse à peine les 210000 habitants<sup>29</sup>, sa signification sociale devient bien réelle. En effet, le chiffre tout à fait réaliste d'un millier d'émigrants vers l'Argentine représente par rapport à la population totale un taux de 0,5%. Compte tenu du fait démographique que la quasi-totalité des partants font partie des classes d'âge au-dessous de 35 ans, le flux migratoire vers les pampas gagne en importance sociale, puisque nous pouvons avancer pour les segments d'âge de 0 à 34 ans un pourcentage des émigrants de l'ordre de 0,7%<sup>30</sup>.

Si l'on y ajoute le fait socio-géographique que 82 localités sur un total de quelques 400 villages et hameaux grand-ducaux se trouvent directement concernées par les départs d'émigrés vers l'Argentine, il ne nous semble point trop hasardeux de voir dans la « fièvre argentine » un flux migratoire de masse - du moins lorsqu'on le situe dans le contexte d'un pays de très petite dimension !

Or, l'acception du concept de « flux migratoire de masse » ne doit en aucun cas obnubiler le fait social que l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine ne constitue pas un mouvement migratoire homogène. Bien au contraire, elle s'articule autour de deux types de migrations bien distincts.

Dès l'année 1888, nous observons le départ de Luxembourgeois qui émigrent sur leur propre initiative et à leur propre compte, soit individuellement, soit en famille. Compte tenu de l'état actuel de nos investigations, nous ne commençons qu'à reconstituer leurs trajectoires migratoires qui les ont menés en priorité vers tous ces endroits formant les cibles géographiques de l'immigration en Argentine<sup>31</sup>. En premier lieu, nous avons retrouvé la présence de Luxembourgeois dans les grands centres urbains : les villes de Buenos Aires, Rosario, Santa Fe, Córdoba. Même les cités des contreforts andins comme Mendoza et Tucumán ont hébergé des migrants d'origine luxembourgeoise. Pour l'instant, nous ne saurions affirmer si ces villes constituent pour ces arrivants grand-ducaux de fraîche date un foyer d'accueil définitif ou seulement un lieu de transit qui leur permettra de préparer au mieux leur installation définitive en milieu rural, lequel sera souvent très éloigné de tout centre urbain !

Par contre, les émigrants luxembourgeois ayant opté directement pour un mode de vie rural se dirigent avec une certaine prédilection vers la province de l'Entre Ríos, région située entre les fleuves Paraná et Uruguay. Plusieurs familles luxembourgeoises s'y installent à partir de l'année 1888, notamment du côté de Villaguay ou dans les alentours de Concordia et Salto. Notons aussi la présence de Luxembourgeois dans une région située au nord de l'Entre Ríos : quelques familles élisent notamment domicile dans la « Provincia de Corrientes », plus précisément à Bella Vista au bord du fleuve Paraná.

Ces choix géographiques concernant les implantations luxembourgeoises s'expliquent d'ailleurs aisément. Ils répondent à la politique agricole entamée par les gouvernements provinciaux dès les années 1860, lesquels entendent favoriser la colonisation agricole dans les régions susnommées afin d'y implanter une agriculture céréalière basée sur la moyenne exploitation. Ainsi dans les provinces concernées - comme Entre Ríos et Corrientes - les gouvernements respectifs cèdent les terres publiques aux familles d'émigrants sous forme de lots évoluant de 33 hectares au début (1853) à 40 hectares plus tard (1862)<sup>32</sup>. Ces mesures qui seront étendues jusqu'au début des années 1890, semblent avoir profité aux « inmigrantes y colonos luxemburgueses ».

En revanche, un jeune Luxembourgeois n'a cure du système des « colonias ». Doté d'une fortune personnelle, Urbain Lambert, originaire de Burglinster, possède déjà en 1888 une exploitation de 700 ha en plein Entre Ríos<sup>33</sup> ! De ce fait, le jeune sieur Lambert fait figure d'exception parmi les immigrants luxembourgeois, qui généralement peu

fortunés, souvent même endettés par les frais de voyage commencent à refaire leur vie dans des conditions matérielles extrêmement précaires.

Bon nombre des partants luxembourgeois ont d'ailleurs pressenti les embûches tant matérielles que mentales qui les attendraient – du moins au début - dans un pays si lointain de l'Europe, si étrange par ses paysages et si différent par sa culture. Affronter tout seul ou en famille un tel monde dont on ignore les us et coutumes, voire la langue, paraît constituer pour la majorité des émigrés une entreprise difficile et comme une gageure. À la décision ferme d'émigrer s'ajoute donc la prémonition de l'échec de l'entreprise migratoire ! Quoi donc de plus logique que de voir la majorité des émigrants ruser avec leur destin migratoire ! Au lieu d'affronter isolément le pays des pampas, ne vaut-il pas mieux l'aborder en collectivité ?

Ces appréhensions seront ainsi à l'origine du deuxième type de migration que l'on peut cerner dans le flux migratoire de masse vers l'Argentine. Et c'est d'ailleurs la généralisation de ces mêmes appréhensions qui nous permet de mieux comprendre l'approbation populaire des réflexions professées par le Père Rédemptoriste Jean-Pierre Didier.

En effet, aux intentions quelque peu vagues du Père Rédemptoriste de promouvoir une émigration luxembourgeoise vers l'Argentine succédera un plan d'action aussi remarquable qu'efficace dans sa rapidité d'exécution. Imputer la réalisation de ce plan en grande partie au Père Didier – comme le feront ses détracteurs plus tard - ou seulement à la famille patricienne des Ayerza de Buenos Aires – comme le laissent entendre les partisans du missionnaire luxembourgeois – ne peut pour l'instant guère être élucidé, compte tenu de l'état actuel des connaissances portant sur la question. Quoi qu'il en soit, le Père Didier décide rapidement d'aider les Ayerza dans le projet de restructuration de leur « estancia »<sup>34</sup>, située près de la ville de Benito Juárez à environ 400 km au Sud de Buenos Aires. La restructuration de ladite « estancia » consisterait à promouvoir une agriculture céréalière dans un système agraire voué jusque-là essentiellement à l'élevage bovin. L'apport du Père Didier quant à la réalisation du projet de restructuration de l'« estancia » devrait se résumer à deux éléments essentiels. Primo : proposer un « mayordomo », c'est-à-dire un régisseur de l'« estancia » ; secundo : recruter des colons chargés du bon fonctionnement de l'agriculture céréalière sur le latifundium. Soit dit que la communauté des colons sera regroupée en un seul village situé sur les terres de l'« estancia » des Ayerza. Ce village à construire portera le nom de « San Antonio de Iraola » et devrait héberger un demi-millier de colons.

En un premier temps, le Père Rédemptoriste se hâte de proposer son neveu – le jeune Jean-Baptiste Kirsch – comme « mayordomo ». Le juvénile et inexpérimenté Kirsch s'empresse à son tour d'accepter l'invitation de son oncle à oeuvrer pour le compte des Ayerza. Comme son oncle - malgré son crédo réitéré à promouvoir une immigration catholique en Argentine - répugne à s'occuper du recrutement des colons, Kirsch saute dans la brèche ! Ce qui n'est point pour déplaire et au Père Didier déchargé ainsi d'une partie de ses responsabilités et aux Ayerza qui jusque-là ne furent guère habiles dans leur politique de recrutement !



Comme Jean-Baptiste Kirsch est au courant des intentions de la famille Ayerza d'héberger sur son « estancia » des colons d'origine allemande, il ne lui sera guère difficile de les convaincre d'accepter une éventuelle venue de colons luxembourgeois. Cette proposition de Kirsch sera accueillie très favorablement par les Ayerza qui s'engagent de leur côté à recevoir sur leur « estancia » et un curé et un instituteur luxembourgeois.

Ces dernières tractations se font d'ailleurs lors du séjour qu'effectue Jean-Baptiste Kirsch au printemps 1888 en Argentine ; séjour de trois mois pendant lequel il sera mis au courant entre autres des modalités juridiques réglant les conditions d'embauche des « colonos luxemburgueses » au service de l'« estanciero » Ayerza<sup>35</sup>. En fait, il s'agit d'un contrat de fermage dont les conditions peu favorables aux colons ne sont guère perçues par des prétendants luxembourgeois ignorant tout de la réalité socio-économique argentine. Ainsi, le contrat de fermage retient comme montant de loyer pour la terre environ 3 pesos par année pour un hectare de terre ou plus précisément de 4 pesos par quadra. Si l'on tient compte d'une durée obligatoire de 6 ans pour la location de la terre, cela revient à une dépense fixe de 18 pesos, somme dépassant de trois pesos le prix de vente d'un hectare de bonne terre en Argentine à cette époque ! D'autre part, le contrat prévoit la prise en charge initiale de l'achat et du financement des équipements agricoles par l'estanciero qui se fera rembourser par un système de versement d'annuités. Ce système de crédit désavantageux aux colons sera d'ailleurs une des causes principales de l'endettement permanent de la communauté luxembourgeoise envers la famille Ayerza.

Retenons d'autre part qu'au Luxembourg, l'on se plaît dès le début de l'épopée de San Antonio de Iraola de parler de la fondation d'une « colonia » luxembourgeoise. Or, il faut souligner que le terme « colonia » traduit dans la réalité rurale de l'Argentine du XIXe siècle la fondation d'une communauté paysanne dont les membres ont la possibilité d'acquérir, souvent par le biais de la vente publique, des exploitations agricoles. N'étant pas propriétaire de ses exploitations, pour avoir loué les terres de l'« estanciero » Ayerza, la communauté luxembourgeoise ne représente pas une « colonia » au sens propre du terme utilisé dans la réalité rurale de l'Argentine du XIXe siècle.

Le contrat de fermage proposé par l'« estanciero », le « Pachtvertrag » sera publié entre autres dans le journal « Der Landwirth »<sup>36</sup> et dans le « Luxemburger Wort »<sup>37</sup> et rencontrera auprès des paysans refusant l'émigration solitaire un intérêt certain, et ce d'autant plus qu'il fait sans cesse référence à l'image de l'Eldorado argentin aux terres si fertiles que même les émigrants luxembourgeois peuvent, une fois payé leur fermage, faire des économies telles que tout paysan de bonne volonté peut accéder très rapidement au statut de propriétaire ! Toutes ces idées édulcorées quant à l'Argentine véhiculées dans les campagnes luxembourgeoises à propos du projet d'émigration vers San Antonio de Iraola nient d'une façon ahurissante une réalité argentine beaucoup plus complexe, mais hélas ignorée par les Luxembourgeois de l'époque<sup>38</sup>.

Des Luxembourgeois venant de toutes les régions du Grand-Duché s'engageront rapidement dans une entreprise collective qui trouve auprès des autorités ecclésiastiques

une approbation morale allant bien au-delà de l'accord tacite. Déjà, le rôle du Père Rédemptoriste Didier dans l'organisation de l'expédition migratoire vers San Antonio de Iraola y est pour beaucoup. Mais, fait encore plus surprenant, et l'évêché luxembourgeois et le « Luxemburger Wort », journal proche du milieu ecclésiastique, semblent accorder en la personne du vicaire Schwebag<sup>39</sup> leur soutien logistique à l'entreprise de migration collective. Ainsi Nicolas Schwebag se voit octroyer une dispense épiscopale l'autorisant officiellement à accompagner la communauté luxembourgeoise dans la pampa. Qui plus est, en la cautionnant au niveau journalistique, le curé Schwebag deviendra en un premier temps le véritable hagiographe d'une expédition qui ne connaîtra guère – une fois arrivée sur place - de lendemains enchanteurs !

Pour la description des éléments structurant l'émigration collective des Luxembourgeois vers l'Argentine, on pourrait en rester là. Bien que nos recherches portant sur la question ne soient pas achevées, nous essayons toutefois d'exposer la première ébauche de ce qu'il conviendra d'appeler à la fin de notre projet de recherche la typologie, voire la modélisation du flux migratoire collectif vers les régions de la pampa. En effet, il faut insister dès à présent sur le fait que la présence luxembourgeoise en Iraola obéit à un certain modèle de migration, que l'on peut d'ailleurs définir comme un modèle migratoire sous forme communautaire et sous dominance patriarcale et cléricale. Par ses éléments structuralisants tant sociaux que culturels, la collectivité luxembourgeoise émigrant vers San Antonio de Iraola s'apparente d'ailleurs à ces communautés rurales du Frioul qui émigrèrent en bloc afin de reconstituer en terre argentine une nouvelle vie communautaire<sup>40</sup>. Sans atteindre ce degré d'homogénéité – puisque les Luxembourgeois de San Antonio étaient originaires de 82 localités différentes - il importe de souligner que la présence luxembourgeoise en Iraola obéit – du moins partiellement - à un certain modèle d'émigration collective.

### ***La tragique épopée de la « Colonia San Antonio de Iraola » et ses conséquences sur l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine***

Dès leur implantation à la « Colonia San Antonio de Iraola »<sup>41</sup>, les immigrants luxembourgeois doivent faire face à une réalité argentine qui tant sur le plan géographique que sur les plans socio-économique et politique hypothèque continuellement la survie de leur communauté. L'existence de la communauté sera d'ailleurs frappée au coin de l'éphémère, puisque l'échec de l'entreprise luxembourgeoise de San Antonio de Iraola interviendra au bout de trois ans. Un faisceau d'explications peut être avancé pour en expliquer l'échec.

N'ayant été que moyennement affectée par la dépression économique mondiale des années 1870 et 1880, l'Argentine entrera néanmoins en 1889-1890 dans une phase de turbulences tant socio-économiques que politiques aiguës<sup>42</sup>. Comme origines de la crise argentine, nous pouvons déceler plusieurs facteurs macro-économiques. Retenons d'emblée la chute des prix agricoles au niveau mondial, dont les répercussions inévitables

sur l'économie argentine se traduisent par une baisse de 25% de la valeur annuelle des exportations. Relevons d'autre part les difficultés financières des banques de la « City » de Londres qui mènent désormais une politique d'investissement très prudente à l'étranger et notamment en Argentine. Ces facteurs économiques exogènes semblent avoir définitivement raison de la prospérité argentine dont l'arrêt brutal frappe de plein fouet une population peu préparée aux cataclysmes économiques. Par conséquent, la société argentine se trouve de plus en plus hantée par le doute, voire par le désespoir. Ce climat d'anxiété généralisée sera d'ailleurs attisé par des troubles politiques qui déboucheront sur la « Revolución del Noventa ». Celle-ci provoquera la chute du gouvernement de Juárez Celman jugé responsable du marasme socio-économique, avant de déboucher sur l'éphémère gouvernement Pellegrini.

Il est certainement très difficile d'évaluer l'emprise directe de ces événements nationaux sur la vie quotidienne de la communauté luxembourgeoise en pleine pampa. Il n'est pourtant pas trop téméraire d'affirmer que la déstabilisation du régime politique et la mise à nu de l'Eldorado économique ont aggravé les conditions d'acclimatation culturelle des Luxembourgeois à San Antonio. Parachutés dans un espace géographique méconnu, confrontés à des conditions de vie très éprouvantes, les Luxembourgeois ne se trouvent certainement pas rassurés par des nouvelles aussi dramatiques que celles venant de la capitale portègne.

Or, le manque de confiance et de surcroît l'amertume ont déjà gagné les coeurs des colons luxembourgeois. Depuis leur arrivée à l'« estancia » des Ayerza, les Luxembourgeois ne cessent de déplorer les décès frappant leur petite communauté. Épidémies gastriques, rougeoles et autres fièvres mal diagnostiquées font des ravages tels que plus de 12% des colons meurent lors de leur séjour à San Antonio de Iraola.

À la détresse humaine s'ajoute le découragement entrepreneurial des paysans luxembourgeois. Trois mauvaises récoltes successives sur des terres aux rendements usuellement médiocres ont rapidement raison des grandes espérances luxembourgeoises en pleine pampa argentine. La déchéance matérielle et le désespoir, qui en sont les conséquences logiques, deviennent d'ailleurs au fil du temps de plus en plus oppressants. Car, parallèlement aux effets des mérécoltes, les colons luxembourgeois commencent à subir les conséquences de la crise économique. Celle-ci finira par engendrer la dépréciation du peso argentin qui accélérera la déchéance financière de la communauté luxembourgeoise.

En effet, il ne faut pas perdre de vue que la situation financière des Luxembourgeois est déjà lourdement hypothéquée dès leur venue à San Antonio. Endettés auprès de l'« estanciero » Ayerza, l'inflation monétaire accentuera l'endettement initial des fermiers luxembourgeois par le biais d'achats importés nécessaires au bon fonctionnement de leurs exploitations.

À situation financière dramatique, tensions sociales envenimées ! Rapidement, les relations entre la famille Ayerza et la communauté luxembourgeoise tournent au vinaigre. De plus en plus démoralisés, les colons luxembourgeois envisagent à partir de l'année

1891 de quitter la « Colonia San Antonio ». Mais ils se heurtent au refus de l'« estanciero » Ayerza qui s'oppose au désengagement des colons auxquels il a accordé des prêts de financement. En d'autres termes, endettés auprès de leur « estanciero », liés à la « Colonia San Antonio » par un contrat de fermage d'une durée de six ans, les colons luxembourgeois ne disposent guère d'une marge de manoeuvre en ce qui concerne leurs relations avec Ayerza. Celui-ci avait déjà durci son emprise patronale par l'engagement d'un nouveau « mayordomo » luxembourgeois à la réputation violente et plus qu'autoritaire remplaçant le régisseur luxembourgeois Kirsch. Soulignons que ce Witry détient à lui seul une très grande responsabilité dans la détérioration du climat social à San Antonio, puisqu'il sera accusé de tentative de meurtre par les colons luxembourgeois. Witry s'enfuit en Uruguay et sera à son tour remplacé par un régisseur argentin qui ne sera guère accepté par la communauté luxembourgeoise. Quand à la même époque le curé Schwebag sera remplacé par un Père Rédemptoriste probablement d'origine allemande – du nom de Becher –, le moral de la communauté est définitivement brisé, d'autant plus qu'elle ne peut se libérer de son propre gré de son engagement de fermage.

Néanmoins la dissolution de la soi-disante colonie luxembourgeoise se fera plus vite que prévu, puisque le propriétaire Ayerza se résolut à délaissé ses projets quant à l'implantation d'une agriculture céréalière sur son « estancia » et à revenir à une mise en valeur plus appropriée, en l'occurrence l'élevage extensif. Ce changement d'attitude de la part de l'« estanciero » semble avoir permis aux colons de quitter définitivement San Antonio de Iraola.

L'échec de San Antonio – puisqu'il faut parler d'échec – pèsera lourd sur la décision que doivent désormais prendre les immigrants luxembourgeois quant à leur avenir. Retenons d'emblée que probablement 20% des colons rentrent au Grand-Duché<sup>43</sup> ; d'autres quittent l'Argentine à destination des Etats-Unis. Pour le propos de notre étude, nous retenons plutôt un troisième groupe constitué de colons luxembourgeois qui uniront définitivement leurs destinées tant personnelles que familiales à celle de leur pays d'élection.

Probablement un quart des Luxembourgeois quittent San Antonio pour la « Provincia de Entre Ríos » où ils entendent créer du côté de Yerua une nouvelle colonie<sup>44</sup> ! Par contre, un deuxième groupe de colons semble avoir pris la résolution de s'implanter individuellement dans la région de l'Entre-Ríos<sup>45</sup> ou dans les régions limitrophes, comme celles de Santa Fe, de Córdoba et de Corrientes. Ces nouveaux choix d'implantation de la part des naufragés de San Antonio s'expliquent d'autant plus aisément qu'ils correspondent à des destinations géographiques où il y a présence luxembourgeoise depuis les années 1888-1889.

Cette nouvelle donne socio-géographique dans l'immigration luxembourgeoise en Argentine s'inscrit dans un processus de socialisation que les sociologues du phénomène migratoire appellent « implantation par contact »<sup>46</sup>. En effet, une fois installées à San Antonio, plusieurs familles luxembourgeoises entrent en correspondance avec leurs compatriotes ayant émigré individuellement et ayant élu domicile dans ces régions argentines réputées pour leurs « colonias ». Ce sera probablement l'échange

d'informations « intra-luxembourgeoises » en Argentine même qui incitera les déçus de la soi-disante « Colonia San Antonio » de refaire leur vie dans des régions rurales, où à la fois la présence de compatriotes et la perspective d'accès à la propriété agricole sont garanties.

D'autres immigrants luxembourgeois éliront définitivement domicile dans la partie méridionale de la « Provincia de Buenos Aires »<sup>47</sup> ou à Buenos Aires même<sup>48</sup>, ainsi qu'à Rosario. D'autres se déplaceront dans la région de Neuquén aux contreforts de la cordillère des Andes<sup>49</sup>.

Compte tenu de l'état actuel de nos investigations, nous n'avons pu reconstituer que la trajectoire plurigénérationnelle de quelques familles d'anciens résidents de San Antonio de Iraola. Surtout de celles qui font partie de cette catégorie d'immigrants que l'on convient d'appeler « ceux qui ont réussi »<sup>50</sup>. Comme ils rendent de temps à autre visite à leur patrie d'origine, on retrouve leurs traces ou celles de leurs descendants dans quelque rubrique réservée aux faits divers de l'un des quotidiens luxembourgeois de l'époque.

À d'autres sera refusé à tout jamais quelconque projet de promotion sociale et familiale. Ainsi, parmi la gent célibataire, quelques-uns auront du mal à s'intégrer dans le tissu social argentin. Comme nous le montrent quelques informations éparées<sup>51</sup>, plusieurs individus d'origine luxembourgeoise ayant appartenu à la communauté de San Antonio semblent avoir végété en marge de la société durant toute leur vie dans le plus grand dénuement matériel. Pour d'autres, l'après-San Antonio bifurquera sur une vie instable plus ou moins délibérément choisie. Ainsi le jeune velléitaire Becker<sup>52</sup>, originaire d'Ettelbruck, finit comme aventurier-explorateur après avoir connu auparavant plusieurs échecs professionnels. Son destin le mena jusqu'au fin fond du Mato Grosso, région où l'on perdra vers le début du XXe siècle définitivement sa trace.

### ***L'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine et l'épopée de San Antonio : travail de mémoire et prolégomènes historiographiques***

À partir des années 1930, l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine tombe quelque peu dans l'oubli, bien que les relations commerciales entre le Luxembourg et l'Argentine donnent lieu durant l'entre-deux-guerres à la présence somme toute limitée de responsables commerciaux du groupe « Arbed-Columeta » détenant une succursale et une agence en Argentine, notamment à Buenos Aires<sup>53</sup>. Encore que la ville portègne d'avant la Seconde Guerre mondiale - que d'aucuns se plaisent d'apostropher le « Paris du continent sud-américain » - semble avoir attiré outre des Luxembourgeois issus du milieu sidérurgique des individualistes cherchant « le-je-ne-sais-quoi » que le monde socialement étriqué du Luxembourg leur refuse.

Ainsi nous relevons la présence de la « periodista » luxembourgeoise Katrin C. Martin qui séjourna à partir du milieu des années trente dans la capitale argentine. Fine observatrice de l'Amérique latine et de l'Argentine en particulier, la journaliste rassemblera ses impressions sous forme de récits de voyage dans un recueil édité en Allemagne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale<sup>54</sup>. Rentrée entre-temps au Luxembourg, Martin publiera quelques articles relatant la présence luxembourgeoise en Argentine ; articles dans lesquels elle ne manque point de rappeler à ses concitoyens l'épopée de San Antonio de Iraola<sup>55</sup>. Celle-ci ne cessera d'ailleurs de hanter la mémoire des anciens de San Antonio, qu'ils soient restés en Argentine ou qu'ils soient rentrés au Luxembourg.

Encore au début des années 50, des Argentins d'origine luxembourgeoise en voyage dans la région de Benito Juárez continuent à être confrontés - du moins visuellement - à l'ancienne présence luxembourgeoise du côté de San Antonio. Ainsi Miguel Kreff habitant l'Argentine depuis son enfance en Iraola, relate dans une lettre en date du 25 juillet 1951 que le seul témoignage matériel de feu la colonie luxembourgeoise est le cimetière :

« ... wenn wir mit der Eisenbahn dort vorbeikommen, können wir den Garten sehen, denn die Estancia selbst kann man der vielen Bäume wegen, die den ganzen Garten bedecken, nicht mehr sehen. Wir sehen aber noch den Kirchhof, der ja höher liegt, und wo so viele unserer Landsleute begraben sind.<sup>56</sup> »

Constat qui amène l'ami d'enfance de Miguel Kreff, Nicolas Kerschen - lui-même rémigré avec ses parents au Luxembourg dès les années 1890 - à regretter le délabrement de ces trente tombes de Luxembourgeois sises au cimetière de Benito Juárez :

« Nur auf dem Prunkfriedhofe von Juárez stehen vielleicht noch 30 morsche Grabkreuze an der Westmauer, Luxemburger Gräber, an denen niemand mehr kniet und die längst vergessen sind. Das ist alles, was von San Antonio geblieben ist »<sup>57</sup>.

Qu'il nous soit permis de voir dans ces réflexions quelque peu amères une volonté à peine voilée de la commémoration. Cette exigence de cultiver la commémoration de la « Colonia de San Antonio de Iraola » sera reprise par le « Club Luxemburgués en la Republica Argentina ». En effet, cette association fondée à la fin des années soixante<sup>58</sup> - le 20 avril 1968 pour être tout à fait précis - fit ériger en Iraola proche de la « Ciudad de Juárez » un monument à la mémoire de ceux que le quotidien argentin « Tribuna » nomma

« los primeros colonos luxemburgueses llegados desde su Patria, el Gran Ducado de Luxemburgo »<sup>59</sup>.

Ce monument semble avoir joué en faveur d'une intégration du fait historique de l'immigration luxembourgeoise dans ce qu'il convient d'appeler la mémoire collective de la région de Benito Juárez ; et cela de façon durable ! Citons pour preuve que le site web

de la bonne ville de Benito Juárez<sup>60</sup> fait mention dans sa partie historique appelée « Juárez proceso historico » des « inmigrantes luxembourgeses » :

« Los años que siguen hasta 1900 son de expansión : se extiende el ejido y se hace notoria la llegada de extranjeros vascos, luxembourgeses, italianos, españoles, que se reúnen en Asociaciones y festejan sus aniversarios »<sup>61</sup>.

Au Luxembourg contemporain, c'est à partir des années quarante du 20e siècle que – outre les travaux journalistiques de Katrin C. Martin – les contributions de Nicolas Kerschen rappelleront au bon souvenir des Luxembourgeois l'épopée migratoire des Luxembourgeois vers l'Argentine. Leur engagement pour sauvegarder la mémoire « argentino-luxembourgeoise » sera repris par Léon N. Nilles durant les années 1970-1990 dans l'hebdomadaire « Revue : d'Lëtzebuerger Illustréiert » et le quotidien libéral « Lëtzebuerger Journal ». Nilles publie entre autres la trajectoire biographique d'Argentins descendant de familles luxembourgeoises ayant participé à l'épisode de la « Colonia San Antonio de Iraola »<sup>62</sup>. À part ces travaux journalistiques, il ne nous reste qu'à mentionner pour les années 1990-1995 la publication de l'inventaire des émigrants luxembourgeois vers l'Argentine et de ceux qui ont rémigré au Luxembourg<sup>63</sup>.

Depuis lors, l'histoire de l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine n'apparaît plus que très sporadiquement dans les imprimés luxembourgeois<sup>64</sup> !

### ***En guise de conclusion : quelques réflexions portant sur le projet de recherche « L'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine »***

Pour conclure, il importe de souligner que le naufrage de la présence luxembourgeoise à San Antonio de Iraola a cassé à tout jamais au sein de la société luxembourgeoise l'image d'une Argentine offrant les mêmes potentialités d'immigration que les Etats-Unis d'Amérique et le Canada, ou dans une moindre mesure le Congo belge<sup>65</sup> et le Brésil<sup>66</sup> ; lesquels pays constitueront tout au long de la première moitié du XXe siècle des régions-cibles pour l'émigration extra-européenne des Luxembourgeois .

L'échec de l'émigration collective des Luxembourgeois vers San Antonio de Iraola a donc son prix !

Alors peut-on en conclure que tout a été dit sur l'émigration luxembourgeoise en Argentine et sur la présence luxembourgeoise à San Antonio de Iraola ? Non, dans la mesure que tout un faisceau de problématiques mérite d'être analysé en profondeur.

Retenons à ce sujet que nous aimerions mieux connaître la réelle influence du Père Rédemptoriste sur l'initialisation du flux migratoire luxembourgeois vers l'Argentine. Peut-on considérer l'initiative du Père Didier comme étant purement personnelle, ou s'agit-il d'une initiative largement épaulée par sa congrégation ou par l'évêché

luxembourgeois, voire par la Société protectrice des émigrants Saint-Raphaël dont l'engagement pour des entreprises d'émigration collective est bien connu et en Allemagne et en Belgique<sup>67</sup> ? Si ces hypothèses s'avéraient exactes, il conviendrait sûrement d'interpréter les agissements de Jean-Pierre Didier comme une mise en application directe des directives du Pape Léon XIII, lequel envisage une « romanisation du catholicisme latino-américain »<sup>68</sup> par le biais d'immigrations originaires de pays européens de culture catholique.

Comme la collaboration déterminante du Père Didier et de sa famille luxembourgeoise dans la réalisation de l'expédition migratoire ne fait pas de doute, nous aimerions en revanche mieux connaître ses relations avec la famille des Ayerza de Buenos Aires dont le chef de famille est décrit dans les récits du curé Schwebag comme étant l'ami du Père Rédemptoriste luxembourgeois. D'ailleurs, la « joint venture » des sieurs Didier-Ayerza en matière de projet de colonisation ne se limite point à l'épisode « San Antonio de Iraola ». En effet, dès la fin des années 1880, le Père Didier fait œuvre de consultant dans une société d'investissement<sup>69</sup> dont le vice-président n'est autre que le sieur Ayerza. La finalité commerciale de ladite société au nom de « La Agricultura » est de promouvoir la colonisation rurale respectueuse des valeurs catholiques en Argentine !

Dans cet ordre d'idées, relevons l'impérative nécessité d'étudier de façon plus détaillée la position sociale et politique occupée par les Ayerza de Buenos Aires que l'on nous présente de façon par trop succincte comme une famille patricienne influente de la société portègne. Influyente peut-être, mais il faut signaler que leur propriété du côté de Juárez n'a rien de mirobolant. Évidemment les Luxembourgeois de l'époque sont impressionnés par son étendue que l'on chiffre dans les journaux grand-ducaux à 4000 ha<sup>70</sup> : exploitation énorme à l'échelle de l'Europe, mais qui fait figure d'étendue somme toute limitée en Argentine, puisque dans la « Provincia de Buenos Aires » une belle « estancia » avoisine les 10 à 20 mille hectares<sup>71</sup> !

Sur le plan de l'histoire sociale quantitative, une série de problématiques méritent d'être appréhendées. Ainsi le très utile inventaire des mouvements migratoires de la population luxembourgeoise nous indique les seuls noms des déclarants signataires, soit faisant part aux autorités de leur choix individuel, soit indiquant en sus le nombre de personnes faisant partie de leur ménage et ayant l'intention de partir en Argentine<sup>72</sup>. Ceci constitue une base documentaire appréciable, mais nous aimerions davantage connaître l'origine sociale et les situations et socio-professionnelle et familiale des émigrants. Au niveau de l'analyse qualitative, nous aimerions mieux connaître les mobiles tant familiaux que personnels ayant influencé la décision des « Argentinienfahrer » de quitter leur pays d'origine.

Le volet analytique certainement le plus passionnant, mais à coup sûr le plus ardu à assurer, sera celui du suivi de la trajectoire des familles de colons luxembourgeois restés en Argentine. Retracer l'itinéraire intra- et intergénérationnel des familles argentines d'origine luxembourgeoise confèrera à notre étude cette dimension supplémentaire d'étude sociale de type « longue durée »<sup>73</sup> qui permettra de la situer davantage dans le contexte de la recherche historique internationale.



Cette dernière remarque nous tient à coeur, puisque l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine peut revêtir tant au niveau de l'approche méthodologique qu'au niveau de l'analyse historique la fonction de modèle. À ce propos, il importe de rappeler que le total d'un bon millier de migrants luxembourgeois se dirigeant vers le pays de la pampa constitue pour une société de petite dimension de deux cent mille habitants un fait social non seulement représentatif, mais qui plus est, parfaitement analysable comme fait historique total. En d'autres termes, le phénomène migratoire en question constitue un fait sociologiquement significatif et perceptible dans toute son étendue et cela malgré sa dimension quantitative limitée<sup>74</sup>.

Ce qui fait justement le prix de ce projet de recherche. Car rares sont les travaux historiques portant sur le phénomène migratoire qui se prêtent à une analyse globale tant au niveau de la communauté engagée dans l'émigration que dans le suivi de la trajectoire de ladite communauté nationale en pays d'accueil. En effet, les mouvements migratoires atteignent généralement dans les grandes sociétés européennes des dimensions telles que toute application dite d'« histoire totale » devient tout simplement irréalisable.

Placée dans ce contexte méthodologique, l'étude de l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine pourrait revêtir une fonction référentielle. En ce sens qu'elle saura appliquer des techniques propres à la « micro-histoire »<sup>75</sup>, voire à l'histoire régionale, mais saisies dans le contexte globalisant d'un complexe social et étatique de petite dimension. Pour une fois, la signification du « small is beautiful »<sup>76</sup> prend toute son importance - tout au moins au niveau de l'historiographie internationale !

Claude Wey, CDMH/Dudelange/Luxembourg

---

#### Notes

<sup>1</sup> Citons à titre d'exemple le texte introductif d'une bande dessinée toute récente consacrée à l'histoire luxembourgeoise. Ainsi, l'on se limite pour évoquer l'émigration luxembourgeoise du 19<sup>e</sup> siècle aux seuls exemples des migrations luxembourgeoises vers la France et les États-Unis d'Amérique. Le sous-titre de la publication à succès se réfère d'ailleurs à l'un des deux phénomènes migratoires : De l'émigration vers l'Amérique à l'an 2000. Cf. Angel Marc, *Deemols. Épisodes de l'Histoire Luxembourgeoise. Tome 3 : De l'émigration vers l'Amérique à l'an 2000*, Luxembourg, 2001, voir plus spécialement la partie introductive intitulée « Une Nouvelle Vie ». La meilleure étude portant sur l'émigration luxembourgeoise vers les États-Unis est celle que le journaliste américain d'origine luxembourgeoise Nicholas Gonner a publiée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir Enschedé Jean, Muller Jean-Claude et Owen Robert E. (editors), *Luxemburgers in the New World. A reedition based on the work of Nicholas Gonner « Die Luxemburger in der Neuen Welt »*, Dubuque, Iowa, 1889, 2 volumes, Esch-sur-Alzette, 1987.

<sup>2</sup> Cf. Thiel Marc, « Ech war am Congo ». Les Luxembourgeois au Congo belge : La vision coloniale, in : *Hémecht*, no 4, 2000, pp. 381-451.

<sup>3</sup> Hess Joseph, L'émigration luxembourgeoise, in : *Le Luxembourg. Livre du Centenaire*, Luxembourg, 1948, pp. 593-618, voir plus spécialement pp. 617-618 ; cf. Calmes Albert, *Naissance et débuts du Grand-Duché (1814-1830), Histoire contemporaine du Grand-Duché de Luxembourg, volume I*, Luxembourg, 1971, p. 529.

---

<sup>4</sup> Pour l'étude de l'émigration luxembourgeoise vers l'Argentine, nous nous sommes basé sur un corpus documentaire constitué à la fois d'articles de journaux luxembourgeois et d'essais journalistiques. Retenons d'emblée que jusqu'à la date du 1er décembre 2001, nous avons dépouillé pour la période 1888-1892 environ mille articles portant sur la « fièvre argentine ». Méritent d'être relevées de façon précise les contributions journalistiques suivantes:

- Schwebag Nicolas, *San Antonio nebst Streiflichtern über Argentinien*, Luxemburg, 1891 ; *ibid.*, *Ansiedelung unserer Luxemburger in Argentinien*, Ettelbrück, 1909. Entre janvier 1889 et avril 1892, Nicolas Schwebag publie dans le quotidien « *Luxemburger Wort* » (*LW*) six groupes d'articles sous forme de lettres dont nous communiquons les numéros des documents les plus intéressants: a) *Unsere Argentinienfahrer auf der Reise*, in : *LW*, nos 32, 33, 34, 36, 50, 80, 81, 93-99 et 107, 1889. Soulignons que les articles inventoriés sous « a) » portent la remarque « Von einem Mitreisenden auf dem Schiffe geschrieben ». Dans sa « Bibliographie luxembourgeoise (tome 2) », l'érudit Martin Blum attribue toute la série d'articles à Nicolas Schwebag ; b) *Brief aus San Antonio*, in : *LW*, nos 166, 167, 168, 169, 211, 219, 220, 281, 311, 315, 325, 327, 328, 329, 347, 365, 1889 et *LW*, nos 1, 2, 3, 8, 9, 10, 18, 19, 53, 54, 263, 264, 1890 ; c) *Brief aus Argentinien* et *Brief aus Buenos-Ayres*, in : *LW*, nos 333 et 334, 1890 ; d) *Aufruf für Argentinier*, in : *LW*, nos 3 et 4, 1892 ; e) *Brief aus Roodt an der Syr*, in : *LW*, no 95, 1892 ; f) *Bericht aus Roodt an der Syr*, in : *LW*, no 98, 1892.

- Kerschen Nicolas, *San Antonio. Ein Luxemburger Dorf in der Pampa. Erinnerungen von N. Kerschen, Separatdruck des « Lëtzeburger Journal »*, Grevenmacher, 1953 ; *ibid.* (Kerschen Nik.), *San Antonio. Eine luxemburgische Dorfgemeinschaft in der Pampa*, in : *Revue : d'Lëtzebuenger Illustréiert*, no 27, 1953.

- Nilles Léon N., *San Antonio de Iraola : Luxemburger in der Pampa*, in : *Revue : d'Lëtzebuenger Illustréiert*, no 50, 1974 ; *ibid.*, « Buenos Besos » aus Argentinien, in : *Revue : d'Lëtzebuenger Illustréiert*, no 38, 1975 ; *ibid.*, *Ein luxemburgisches Dorf in Argentinien*, in : *Lëtzeburger Journal*, no 41, 2. 03. 1989 ; *ibid.*, *San Antonio de Iraola : Luxemburger in der Pampa*, in : *Lëtzeburger Journal*, no 42, 3. 03. 1989.

<sup>5</sup> Cf. Tableau « B. 401 b Émigrations vers les pays d'outre-mer. Années 1904 à 1922 » et voir surtout « B. 401 c Émigrations vers les pays d'outre-mer. Années 1923 à 1953 », in : *Statistiques Historiques 1839-1989*, Statec/Luxembourg, 1990, resp. p. 66 et pp. 67-68 ; nous nous référons en outre à l'inventaire « Les Émigrants luxembourgeois vers l'Argentine » que Claude Vanolst, collaborateur du CDMH/Dudelange, a établi sous forme de base de données.

<sup>6</sup> Reuter Antoinette, *Les Luxembourgeois en France et à Paris (XIXe siècle)*, in : *Migrance*, (l'étude d'Antoinette Reuter fait partie intégrante du présent dossier) ; Scuto Denis, *Les Luxembourgeois à Paris (fin XIXe - début XXe siècle)*, in : Reuter Antoinette et Scuto Denis (sous la direction de), *Itinéraires croisés. Luxembourgeois à l'étranger, étrangers au Luxembourg*, Esch-sur-Alzette, 1995, pp. 144-147.

<sup>7</sup> Muller Jean-Claude, « Es ist ein andres Leben in Amerika ... ». *Luxemburger Einwanderer im Melting-Pot (19. und 20. Jahrhundert)*, in : *Itinéraires croisés ... op. cit.*, pp. 124-128, voir plus spécialement pp. 126-128.

<sup>8</sup> Voir Reuter Antoinette, « ... so gehen wir von dannen jetzt nach Brasilien fort », in : *Itinéraires croisés ... op. cit.*, pp. 116-119 ; Even Pierre, *Die gescheiterte Beforter Brasilien-Emigration im Jahre 1828*, in : *Beaufort im Wandel der Zeiten : Band 2*, Beaufort, 1993, pp. 93-98 ; Hess Joseph, *L'émigration luxembourgeoise ...*, in : *op. cit.*, pp. 601-602 ; Calmes Albert, *Naissance et débuts du Grand-Duché ... op. cit.*, pp. 273-276 ; Sprunck, Alphonse, *L'émigration des Luxembourgeois en Amérique Méridionale dans la première moitié du 19e siècle*, in : *Collection « Les Amis de l'Histoire »*, 2e fasc., 1959, pp. 3-39.

<sup>9</sup> Hess Joseph, *L'émigration luxembourgeoise ...*, in : *op. cit.*, p. 602.

<sup>10</sup> Hess Joseph, *L'émigration luxembourgeoise ...*, in : *op. cit.*, p. 618 ; Calmes Albert, *La création d'un État (1841-1847), Histoire contemporaine du Grand-Duché de Luxembourg, volume IV*, Luxembourg, 1983, p. 432.

---

<sup>11</sup> Hess Joseph, L'émigration luxembourgeoise ..., in : *op. cit.*, p. 618.

<sup>12</sup> Calmes Albert, *La création d'un État ... op. cit.*, pp. 431-432 ; *ibid.*, L'émigration luxembourgeoise au Guatemala, in : *Au fil de l'Histoire*, tome 1, Luxembourg, 1979, 3e éd., pp. 247-250.

<sup>13</sup> Leysbeth N., *Historique de la colonisation belge à Santo-Tomas de Guatemala*, Bruxelles, 1938 ; Smets Irene, Une Colonie belge en Amérique centrale : Santo Tomas de Guatemala, in : Stols Eddy et Bleys Rudy (sous la direction de), *Flandre et Amérique latine*, Fonds Mercator, Anvers, 1993, pp. 243-253 ; Stols Eddy, Utopies, mirages et fièvres latino-américains, in : Morelli Anne (sous la direction de), *Les Émigrants belges. Réfugiés de guerre, émigrés économiques, réfugiés religieux et émigrés politiques ayant quitté nos régions du XVIème siècle à nos jours*, Bruxelles, 1998, pp. 241-258, voir plus spécialement pp. 244-247.

<sup>14</sup> Cf. Esch. 28. Jan. Die Auswanderungslust nach Argentinien ..., in : *Escher Volkszeitung*, no 5, 2. Februar 1889, p. 3.

<sup>15</sup> E-mail d'Antonio Enrique Kinen. La lettre électronique fut envoyée le 22 août 2001 au Centre de Documentation sur les Migrations Humaines de Dudelange.

<sup>16</sup> Nos informations proviennent essentiellement de sources journalistiques, c'est-à-dire d'articles publiés dans les journaux luxembourgeois entre 1888 et 1892 et de la base de données constituée par le « Centro de Estudios Migratorios Latinoamericanos » (CEMLA) de Buenos Aires. Cette liste intitulée « Lista de Inmigrantes de Luxemburgo » reprend toutes les indications fournies par les immigrants se déclarant de nationalité luxembourgeoise au moment de leur débarquement en Argentine. L'inventaire en question recouvre la période 1882-1926 et reprend les informations des « listas de desembarco de inmigrantes conservadas en la Dirección Nacional de Migración de Buenos Aires, Argentina ». Pour la reconstitution de quelques trajectoires biographiques – comme celle de Jean-Pierre Didier – nous disposons d'un corpus de correspondances provenant des archives privées de la famille Freimann.

<sup>17</sup> Voir Picard Lambert-A., Observations sur l'épidémie de fièvre jaune à Montevideo pendant l'année 1873, in : *Bulletin de la Société des Sciences Médicales du Grand-Duché de Luxembourg*, Luxembourg, 1874, pp. 209-212.

<sup>18</sup> Cf. Cortés Conde Roberto, The growth of the Argentine economy 1870-1914, in : Leslie Bethell (edited by), *Argentina since Independence*, Cambridge University Press, 1993, pp. 47-77, voir surtout pp. 54-61 et plus spécialement « table 2. Immigration and emigration, 1870-1914 », p. 56 ; Bourdé Guy, *Urbanisation et immigration en Amérique latine. Buenos Aires (XIXe et XXe siècles)*, Paris, 1974, pp. 158-164 ; Alvarez Norberto, Der europäische Traum von Amerika : Die große Auswanderungswelle nach Lateinamerika 1850-1930, in : Fischer Martina (herausgegeben von), *Fluchtpunkt Europa. Migration und Multikultur*, Frankfurt am Main, 1998, pp. 21-45, plus spécialement pp. 24-30.

<sup>19</sup> Gerchunoff Pablo et Llach Lucas, *El ciclo de la ilusión y el desencanto. Un siglo de políticas económicas argentinas*, Buenos Aires, 1998, pp. 13-59.

<sup>20</sup> Bourdé Guy, *Urbanisation et immigration ... op.cit.*, pp. 164-172.

<sup>21</sup> *Ibid.*, pp. 168-169.

<sup>22</sup> Cf. Alvarez Norberto, Der europäische Traum von Amerika ..., in : *op. cit.*, p. 27.

<sup>23</sup> Voir Stols Eddy, Presencia belga en la República Argentina : emigrantes y expatriados, comerciantes y empresarios (siglos XIX y XX), in : De Groof Bart, Geli Patricio, Stols Eddy, Van Beeck Guy (eds.), *En los deltas de la memoria. Bélgica y Argentina en los siglos XIX y XX*, Leuven University Press, 1998, pp. 9-35, voir plus spécialement pp. 14-18 ; Stols Eddy, Utopies, mirages et fièvres latino-américains ..., in : *op. cit.*, pp. 254-255 ; Vermeulen Joos, Emigrantes de la región de Aarschot, in : *En los deltas de la memoria ... op. cit.*, pp. 155-162.

---

<sup>24</sup> Weber Paul, *Histoire de l'Économie Luxembourgeoise*, Luxembourg, 1950, pp. 197-199 et p. 207.

<sup>25</sup> À propos de la trajectoire biographique de Jean-Pierre Didier, voir surtout Quignard Joseph, *Vie du T. R. P. Didier, rédemptoriste, fondateur et premier visiteur des missions du Pacifique*, Paris, 1904 ; cf. Ein grosser Sohn des heiligen Alfons. Redemptoristenpater J.-P. Didier aus Dippach, in : *Letzeburger Sonndesblad*, juillet 1951, p. 384.

<sup>26</sup> Cf. Eine zu gründende Niederlassung von Luxemburgern in den Argentinischen Staaten, in : *Der Landwirth*, no 68, Mittwoch, den 13. Juni 1888, pp. 1-2 ; voir lettre du Père Didier adressée le 22 novembre 1887 à son frère Jean-Baptiste Didier de Rodenbourg/Grand-Duché de Luxembourg, pp. 3 et 4, Archives privées Léon Freimann.

<sup>27</sup> Cf. lettre du Père Didier adressée à son frère Jean-Baptiste Didier de Rodenbourg/Grand-Duché de Luxembourg, feuille 2, p.1, Archives privées Léon Freimann. La présente lettre est incomplète et ne porte point de date. Pourtant le contenu du document nous permet de situer la lettre dans un cadre chronologique allant de fin novembre 1887 à janvier 1888.

<sup>28</sup> Nos estimations statistiques concernant le nombre d'émigrants partis vers l'Argentine reposent en grande partie sur deux listes : a) « Lista de Inmigrantes de Luxemburgo » du « Centro de Estudios Migratorios Latinoamericanos » (CEMLA) de Buenos Aires, voir note 16 ; et la liste des déclarants ayant l'intention d'émigrer vers l'Argentine entre 1876 et 1900, in : Hatz Änder, *Émigrants et Rémigrants Luxembourgeois de 1876 à 1900, États-Unis d'Amérique, Argentine et pays extra-européens*, Archives Nationales/Luxembourg, 1994, voir surtout partie B. Argentine, a) émigrants, pp. 131-137.

<sup>29</sup> En 1890, la population totale du Grand-Duché de Luxembourg dépasse légèrement le chiffre de 210000 : 211088. Cf. Tableaux « B. 103-I Population totale par sexe et par groupe d'âges, a) population des deux sexes 1871-1981 » : in *Statistiques Historiques ... op. cit.*, voir surtout p. 21.

<sup>30</sup> Les pourcentages avancés tiennent compte des statistiques historiques publiées par les responsables du Statec. Voir Tableaux « B. 103-I ... », in : *op. cit.*, p. 21.

<sup>31</sup> Pour la reconstitution des trajectoires migratoires des émigrants luxembourgeois partis à leur propre compte, nous prenons surtout en considération le courrier très volumineux que les Luxembourgeois d'Argentine ont envoyé et à leur proches et aux journaux grand-ducaux.

<sup>32</sup> Cf. Bourdé Guy, *Urbanisation et immigration ... op. cit.*, pp. 150-151.

<sup>33</sup> Voir surtout Argentinien, in : *Escher Zeitung*, no 5, Sonntag, 3. Februar 1889, p. 2 ; cf. Du choc des opinions jaillit la lumière, in : *Freie Presse*, nos 82 et 83, Samstag, 23. März u. Sonntag, 24. März 1889, p. 3.

<sup>34</sup> L'« estancia » des Ayerza est évaluée à environ 4000 ha : « (Ayerza) besitzt in einer Entfernung von 150 Meilen von Buenos-Ayres ein Ländercomplex von (...) 4000 Hektaren », extrait cité dans Wichtig für Auswanderer, in : *Obermosel-Zeitung*, Freitag, 22. Juni 1888, p. 3 ; voir également Eine zu gründende Niederlassung ..., in : *op. cit.*, p. 2.

<sup>35</sup> Cf. Eine zu gründende Niederlassung ..., in : *op. cit.*, p. 1 ; voir Wichtig für Auswanderer nach der Argentinischen Republik, in : *Der Landwirth. Beilage zu N. 76 des Landwirth*, no 76, Sonntag, 1. Juli 1888, p. 5.

<sup>36</sup> Cf. Eine zu gründende Niederlassung ..., in : *op. cit.*, p. 2.

<sup>37</sup> Voir Wichtig für Auswanderer, in : *Luxemburger Wort*, nos 161 et 162, Samstag 9. Juni u. Sonntag 10. Juni 1888, p. 2.

---

<sup>38</sup> Les stipulations du contrat de fermage proposées par Ayerza aux colons luxembourgeois seront d'ailleurs durement critiquées par quelques journaux argentins. Cf. Luxemburger Auswanderungspropaganda für Argentinien, in : *Deutsche La Plata Zeitung*, 14. November 1888, p. 1.

<sup>39</sup> Une biographie sommaire de Nicolas Schwebag a été publiée sous forme d'article journalistique. Voir Aus der Heimat. Pfarrer Schwebag, in : *Luxemburger Sonntagsblatt*; l'article est conservé sous forme de document non daté aux Archives du Diocèse de Luxembourg.

<sup>40</sup> Stols Eddy, Utopies, mirages et fièvres latino-américains ..., in : *op. cit.*, p. 255.

<sup>41</sup> Le meilleur compte-rendu portant sur l'épopée de San Antonio de Iraola reste le récit de Nicolas Kerschen. Voir Kerschen Nicolas, *San Antonio. Ein Luxemburger Dorf in der Pampa ... op. cit.*. Après les avoir soumis à une analyse critique poussée, nous nous sommes décidé à reprendre les éléments factuels de l'essai de Kerschen ; tout au moins ceux qui permettent d'éclaircir le naufrage de la communauté luxembourgeoise à San Antonio.

<sup>42</sup> Voir Rock David, *Argentina 1516-1987. From Spanish Colonization to Alfonsín*, University of California Press, 1987, pp. 157-161.

<sup>43</sup> D'après l'inventaire d'Änder Hatz, le Luxembourg accueillera dans les années 1890 132 rémigrants sur 622 Luxembourgeois partis en Argentine quelques années auparavant. Voir *Émigrants et Rémigrants ... op. cit.*, p. VI. Le chiffre de 20 % de rémigrants avancé dans le contexte de la communauté de San Antonio de Iraola semble donc répondre à une certaine réalité historique.

<sup>44</sup> Schwebag Nicolas, *San Antonio nebst Streiflichtern ... op. cit.*, p. 69.

<sup>45</sup> Cf. Nilles Léon N., San Antonio de Iraola : Luxemburger in der Pampa, in : *Lëtzebuenger Journal*, no 42, 3. 03. 1989, p. 7.

<sup>46</sup> L'historien belge Jean Stengers applique le concept « émigration par contact » ou « émigration par contact avec l'extérieur » essentiellement dans le contexte des relations entre proches et amis échangeant leurs informations entre l'Europe et le Nouveau Monde. Cf. Stengers Jean, *Émigration et immigration en Belgique au XIXe et au XXe siècles*, Mémoire de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, Classe des Sciences Morales et Politiques, N. S. XLVI-5, Bruxelles, 1978. Personnellement, nous proposons une acception plus globale du concept en l'appliquant dans le cadre des relations entre immigrés originaires d'un même pays, voire d'une même région européenne ; comme ce fut le cas des immigrés luxembourgeois en Argentine.

<sup>47</sup> Schwebag Nicolas, *Ansiedelung unserer Luxemburger ... op. cit.*, pp. 5-7 et pp. 30-31.

<sup>48</sup> Cf. Martin Katrin C., Luxemburger in Argentinien, in : *Revue : d'Lëtzebuenger Illustréiert*, no 12, 19. 03. 1949.

<sup>49</sup> Schwebag Nicolas, *Ansiedelung unserer Luxemburger ... op. cit.*, p. 28.

<sup>50</sup> Ibid., p. 27.

<sup>51</sup> Cf. Martin Katrin C., Luxemburger in Argentinien, in : *op. cit.*.

<sup>52</sup> Cf. Nilles Léon N., Ein luxemburgisches Dorf in Argentinien, in : *op. cit.*.

<sup>53</sup> Voir Chomé Félix, *ARBED, Aciéries Réunies de Burbach-Eich-Dudelange, Un demi-siècle d'histoire industrielle 1911-1964*, Luxembourg, 1972, p. 172. Notons que la publication n'était pas destinée au grand

---

public, mais elle était réservée à l'usage des cadres de l'Arbed, comme le souligne d'ailleurs l'avant-propos de l'ouvrage !

<sup>54</sup> Martin Katrin C., ... *bis wo der Pfeffer wächst. Aus dem Notizbuch einer Weltenbummlerin*, Allemagne, 1948.

<sup>55</sup> Cf. Martin Katrin C., *Luxemburger in Argentinien*, in : *op. cit.*.

<sup>56</sup> L'extrait de la lettre de Kreff provient d'un article signé par Nicolas Kerschen. Cf. Kerschen Nicolas, *San Antonio. Eine luxemburgische Dorfgemeinschaft in der Pampa ...*, in : *op. cit.*. Signalons que le même extrait sous une forme légèrement remaniée a été cité par Kerschen dans sa deuxième contribution consacrée à l'histoire de San Antonio de Iraola. Cf. Kerschen Nicolas, *San Antonio. Ein Luxemburger Dorf in der Pampa. Erinnerungen von N. Kerschen ... op. cit.*, p. 25.

<sup>57</sup> Ibid. ; *ibid.*.

<sup>58</sup> Cf. Nilles Léon N., « Buenos Besos » aus Argentinien, in : *op. cit.*, p. 36. Le gouvernement luxembourgeois semble avoir été rapidement avisé de la fondation du « Club Luxemburgues en la Republica Argentina ». Comme en témoigne la lettre de Gaston Thorn, Ministre des Affaires Étrangères du Grand-Duché de Luxembourg. Celle-ci a été adressée en mars 1969 au Consul Général du Grand-Duché de Luxembourg résidant à Buenos Aires. Dans cette lettre, le Ministre des Affaires Étrangères tient à préciser que « tout projet destiné à resserrer les liens d'amitié et à augmenter les mouvements touristiques entre l'Argentine et le Grand-Duché de Luxembourg ne peut être qu'agréable aux autorités de notre pays ».

<sup>59</sup> Voir l'article *Visita de los descendientes de los primeros luxemburgueses llegados a nuestra Patria*, in : *Tribuna*, lunes, 3 de marzo 1969.

<sup>60</sup> Voir site web *www. Benito Juárez ciberciudad Pcia de Buenos Aires Rep. Argentina*.

<sup>61</sup> Voir rubrique *Población* in : *www. Benito Juárez ciberciudad Pcia de Buenos Aires Rep. Argentina*.

<sup>62</sup> Pour les articles journalistiques de Kerschen, Martin et Nilles, voir notes no 4 (Kerschen Nicolas, Nilles Léon N.) et note no 48 (Martin Katrin C.).

<sup>63</sup> Voir Hatz Änder, *Émigrants et Rémigrants ... op. cit.*.

<sup>64</sup> Nilles Léon N., *El visitador de Argentina*, in : *Lëtzebuenger Journal*, 21./22. 06. 1997 ; Kohnen Claude (Text :), *Menschen auf der Wanderschaft*, in : *Revue : De Magazin fir Lëtzebuerg*, no 30, 25. Juli 2001, pp. 16-18, voir plus spécialement p. 18.

<sup>65</sup> Voir Thiel Marc, « Ech war am Congo » ... in : *op. cit.*.

<sup>66</sup> Stols Eddy, *Présences belges et luxembourgeoises dans la modernisation et l'industrialisation du Brésil (1830-1940)*, in : De Prins Bart, Stols Eddy, Verberckmoes Johan (Eds.), *Brasil. Cultures et Economies de Quatre Continents*, Leuven, 2001, pp. 121-164, plus spécialement resp. pp. 140-154 et p. 160.

<sup>67</sup> Stols Eddy, *Utopies, mirages et fièvres latino-américains ...*, in : *op. cit.*, p. 255.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>69</sup> Cf. Quignard Joseph, *op. cit.*, pp. 237-241, voir plus spécialement Kerschen Nicolas, *San Antonio ... op. cit.*, p. 28.

<sup>70</sup> Cf. *Wichtig für Auswanderer*, in : *Obermosel-Zeitung ... op. cit.* ; voir également *Eine zu gründende Niederlassung ...*, in : *op. cit.*.

---

<sup>71</sup> Amaral Samuel, *The Rise of Capitalism on the Pampas. The Estancias of Buenos Aires 1785-1870*, Cambridge University Press, 1998, pp. 94-95.

<sup>72</sup> Voir Hatz Ánder, *Émigrants et Rémigrants ... op. cit.*, p. V.

<sup>73</sup> Voir Braudel Fernand, Histoire et sciences sociales : la longue durée, in : *Annales E.S.C.*, no 4, 1958, pp. 725-753.

<sup>74</sup> Charle Christophe, *Histoire sociale Histoire globale ? Actes du colloque des 27-28 janvier 1989*, Paris, 1993, voir plus spécialement Charle Christophe, Micro-histoire sociale et macro-histoire sociale. Quelques réflexions sur les effets des changements de méthode depuis quinze ans en histoire sociale, in : *op. cit.*, pp. 45-57.

<sup>75</sup> Lepetit Bernard, De l'échelle en histoire, in : Revel Jacques (sous la direction de), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, 1996, pp. 71-94 ; Rosental Paul-André, Construire le « macro » par le « micro » : Fredrik Barth et la microstoria, in : *op. cit.*, pp. 141-159.

<sup>76</sup> Nous empruntons la formule à l'économiste germano-britannique E. F. Schumacher. Voir Schumacher E. F., *Small is Beautiful. A Study of Economics as if People Mattered*, London 1973.